

Figaro littéraire 5 Oct. 1964

Le musée d'Art moderne, salon de l'anti-délectation

JE crois que les visiteurs qui seraient portés à ricaner en pénétrant dans les salles de la Biennale de Paris auraient intérêt à prêter quelque attention au second article du règlement : « La sixième Biennale s'adressera aux artistes nés entre le 1er janvier 1934 et le 31 décembre 1948. »

Oui, ils ont tous moins de trente-cinq ans. Depuis quinze ans qu'ils s'intéressent à l'art, qu'ont-ils vu ? La fin de l'abstraction, la naissance du pop-art, la reconnaissance tardive par leurs aînés de l'op-art, l'expansion cinématique et, bien entendu, les fantômes de la Nouvelle figuration, ces personnages à mi-chemin des monstres des films de science-fiction et des Martiens pour bandes dessinées. Ils appartiennent à la génération pour qui la conquête de la Lune est une opération qui va de soi, après tant de prouesses techniques, et qui n'est qu'une première étape dans la promenade à travers les planètes.

La télévision les a bombardés d'images où les foules processionnent au pied de porteurs de bannières qui figurent le portrait géant de Mao. Ils connaissent l'usage des journaux muraux et, d'ailleurs, pour beaucoup, depuis mai 1968, les murs ont la parole. Les graffiti, les mots d'ordres peints au minium ont remplacé les devises gravées en lettres d'or, et dictées par les académiciens ou par les ombres des hôtes du Panthéon, au fronton des musées et des palais nationaux. Castro et le « Che » les intéressent beaucoup plus que Vuillard et Bonnard ; Castro et le « Che » en affiches, en posters, en films d'actualités, en films de propagande. Ils ont appris à voir représenter le monde, la nature, comme disaient leurs grands-pères, non pas sur la cimaise du Louvre, mais sur les enseignes des salles de cinéma, sur les panneaux d'affichage. Ils ont les oreilles rabattues d'ordinateurs, de piles atomiques, de villes-satellites ; leur univers est enfermé entre les poteaux de signalisation et les tours de contrôle ou les sculptures métalliques qui leur ressemblent, et on voudrait qu'ils continuent bien sagement à faire de savantes compositions où les tons froids répondent aux tons chauds. Comme au temps de Corot. Absurde !

Aussi que nul n'entre à la Biennale s'il veut retrouver le climat rassurant des toiles destinées à la délectation solitaire ! Le musée d'Art moderne de la Ville de Paris est trop petit pour servir de champ de manœuvres à ces jeunes hommes qui travaillent pour le plein air, pour des

villes nouvelles, pour des terre-pleins au pied d'immeubles de vingt-cinq étages, pour des halls. Ils jettent de la terre par tombereaux, y plantent des morceaux de bois, des poutres de métal. Ils lancent d'énormes boules de métal qui ressemblent à des bulles de savon. Ils se servent de tentes, de « structures gonflables » en manière de sculptures. Ils font sortir de terre des bras et des mains gigantesques, vestiges d'un massacre. La Biennale, cette année, a perdu cet aspect « fête à Neu-Neu », ce

artistes à Paris », qui est une annexe de la Biennale. Sur le sol, des fruits, des pommes de terre ont servi aux exposants à tracer les contours de leurs œuvres. Les pommes ne servent plus de sujet pour une nature morte ; chacun peut les cueillir à l'arbre et organiser, avec des morceaux de palissades, des bouts de moteur, des mises en scène aussitôt faites, aussitôt défaites. Sur le champ, au double sens du mot.

D'ailleurs, au fond du musée, le visiteur est convié à écrire un

marché, le mot que l'on prête à André Malraux très réticent devant les mérites de l'école des Beaux-Arts : « L'art ne s'apprend pas. »

Ne dédaignons pas les expériences du musée Galliera. Si elles font sourire, c'est qu'elles ont atteint leur but qui est de tourner en dérision l'art tel qu'il est pratiqué au sein du « système ».

Mais oui, c'est toujours la contestation.

On ne parle que des « Muses » et il est surprenant que l'on n'ait pas pensé plus tôt, en ce temps fertile en encyclopédies, à publier celle des Arts. Le premier des deux cent soixante fascicules à paraître a été baptisé au musée des Arts décoratifs au cours d'un débat sur l'art et sa diffusion dans le public, avec Marcel Brion, Raymond Cogniat, Gerald Van Der Kemp, Adam Saulnier.

L'ordre alphabétique a fait que le second fascicule des Muses contient la notice *Abstrait*. Qui se douterait, en la lisant, que ce mot, il n'y a pas si longtemps, déchainait des tempêtes ? Il faut savoir se purger de ses passions pour être bon encyclopédiste.

Pierre Mazars.



« La place en haut » de Joseph Jankovic (Tchécoslovaquie).
Comme les vestiges d'un massacre.

climat ludique qui lui donnait, voici deux ans, l'aspect d'un parc d'attractions organisé par des surréalistes. Elle paraît plutôt exprimer l'emprise de la technique et le besoin pour les contemporains de retrouver les éléments les plus frustes.

On y voit l'obsession de la science parce que les artistes empruntent aux hommes de laboratoire leur décor, leurs matériaux, leurs surfaces glacées et luisantes, leurs moyens d'exécution ; mais, en même temps, il y a comme un recours à la nature brute, au caillou, à l'eau, au sable.

Ce dernier phénomène, plus psychologique et social qu'esthétique (mais l'art en tirera un jour la leçon), apparaît avec plus de force encore au musée Galliera pour l'exposition « Jeunes

poème, à jeter des couleurs sur une feuille de papier. Il peut aussi se saisir d'un marteau et enfoncer des clous sur une planche. Ce geste donnera naissance à des personnages, à des arabesques. Il peut encore empoigner de longues lanières aimantées et les disposer sur un panneau de métal pour créer des silhouettes, des figures.

Si j'ai bien compris le propos des organisateurs, il s'agit de briser la pratique habituelle de l'art, système qui comporte deux opérations : « La production par quelques « spécialistes » d'art-marchandise ; la consommation passive par les non-spécialistes. »

Grâce au jeu, jeu du marteau, jeu de la lanière aimantée, jeu de la peinture spontanée, le visiteur peut s'opposer au « système ». Et confirmer, par-dessus le

Pierre Leilèvre